

et Pierre Pijart, qui y passèrent l'année. Du 3 novembre jusqu'à la fin de décembre, le nom du Père Gabriel Druillètes se voit aussi au registre.

XLIII

L'un des objets qui attiraient le plus les petites bandes iroquoises autour des Trois-Rivières, depuis deux ans, était l'appât qu'offraient les bestiaux dont cette colonie commençait à être pourvue.

La grande guerre, les fortes expéditions, les blocus, avaient naturellement un plus haut mobile : c'était de détruire les Algonquins et de ruiner le fort qui leur donnait asile.

Les petites bandes (la "petite guerre" selon l'expression du temps), lancées de tous côtés, battaient la campagne et gênaient les communications, tant par terre que sur le fleuve. Comme elles ne pouvaient à la fois exécuter ce plan et vivre de chasse en s'enfonçant dans les bois, elles se ravitaillaient autant que possible dans les habitations françaises.

Les terres des Trois-Rivières, excellent endroit pour l'élevage, avaient été reconnues comme telles par les premiers missionnaires et colons ; elles furent longtemps "la Sologne du Canada" ainsi que s'exprime un gouverneur français.

Québec tenait ses bestiaux quelque part vers le cap Tourmente et à Beauport, où le groupe de population blanche était considérable. Aux Trois-Rivières, le voisinage immédiat de la place très exposé, servait de pâturage. La première mention de bestiaux (bœufs) envoyés de Québec aux Trois-Rivières, et des Trois-Rivières au pays des Hurons (veaux), est de 1646. Cette année-là, une vache était évaluée à soixante-quinze francs ; comme l'argent n'était guère abondant au Canada, on l'échangeait pour six peaux de castors. En 1649, le prix du castor tomba de moitié. Le premier cheval fut importé de France en 1647.

Vers 1655, on parle encore dans certains contrats de paiements qui se feront en lard à l'arrivée des prochains vaisseaux de France, mais cela ne saurait prouver, comme on a voulu le faire croire, que nous dépendions de l'Europe pour subsister. Il est patent, au contraire, que jamais colons n'ont aussi vite et aussi bien réussi à se nourrir et à se vêtir par leur propre industrie que les Canadiens. A peine débarqués ici, pour ainsi dire, ils se suffisaient à eux-mêmes. Ce qui leur a manqué c'est de la protection contre l'Iroquois, voilà tout. Du moment où cet ennemi fut supprimé, on les vit atteindre promptement un degré de prospérité inouï.

La pièce suivante montre l'importance que les Trifluviens atta-